



La Croix

JOSEPH BEGIN, directeur

Montréal, Case postale 1329

RELIGION, QUESTIONS SOCIALES, ECONOMIE POLITIQUE, SCIENCES, ARTS, LITTÉRATURE, AGRICULTURE, ENSEIGNEMENT,

Abonnement

Payable l'avance

CANADA

1 an, \$2.50; 6 mois \$1.00

MONTREAL et BANLIEUE

(par la poste)

1 an \$2.50; 6 mois 1.25

ETATS-UNIS

ETRANGER (Union postale)

1 an, 2.25; 6 mois 1.25

Un numéro, 5 sous

Nouveau Judas

On se souvient que l'Autriche, au printemps de 1918, offrit de mettre bas les armes sans condition.

Mais l'Autriche catholique avait, parmi les alliés, des ennemis que l'Allemagne protestante n'avait pas, et ces ennemis voulaient moins gagner la guerre qu'écraser, anéantir, faire disparaître le grand empire catholique.

Wilson, président des Etats-Unis, fut leur porte-parole. Il repoussa l'offre de l'Autriche et s'acharna, avec l'Angleterre et l'Italie, sur cette nation expirante qui demandait qu'on lui laissât au moins la vie.

C'était un crime monstrueux contre l'humanité.

Tout journaliste franc et honnête devait le réprouver.

La Croix n'hésita pas. En dépit des menaces des sicaires du gouvernement Borden, se faisant l'écho très humble mais très vaillant de la voix du Saint-Siège, elle osa protester énergiquement, au nom de l'humanité souffrante, contre cette attitude de Wilson qui fit verser sur les champs de bataille, inutilement, à seule fin de détruire un peuple catholique, le sang de plus d'un million d'hommes, alors que la paix aurait pu être faite avec l'Autriche-Hongrie et tous les avantages légitimes de la victoire obtenus par les alliés, sans continuer encore durant des semaines cette horrible boucherie.

Si la protestation de la Croix sauva alors l'honneur de la presse canadienne-française, si ignominieusement compromis par l'impérialisme anglais armé jusqu'aux dents, elle n'eut pas l'heur de plaire au gouvernement Borden.

La tête de la Croix fut mise à prix.

Le Soleil, de Québec, nouveau Judas, par un article que l'Isca-riote aurait signé des deux mains, la livra aux potentats d'Ottawa, qui la tranchèrent d'un coup de guillotine.

Le Soleil jubilait. La Croix ne viendrait plus lui reprocher ses palinodies, ses lâchetés et ses trahisons.

Mais, ô miracle! la Croix, après six mois, sort plus vivante que jamais du tombeau qu'on lui avait fait!

Nous ne dirons pas si Borden et le Soleil restèrent étonnés! Le coup qu'ils avaient porté avait complètement raté. Et même il en rejaillissait de la gloire sur leur victime.

Cet incident souligne d'un trait ineffaçable la bassesse du principal organe libéral de Québec.

Il faudrait souvent le mettre en évidence pour que le peuple se pénétre bien que si, aujourd'hui, il souffre des conséquences de la guerre, il le doit autant aux libéraux qui ont voulu bâillonner les voix libres et fières et ont voté les crédits de guerre et le reste, qu'aux Borden et aux Meighen qui gouvernaient à Ottawa.

A l'appui de l'attitude que nous avons tenue à l'égard de l'Autriche lorsqu'elle demanda la paix à Wilson, nous citerons les paroles que M. Hymans, représentant de la Belgique, a dites à la Société des Nations le 9 septembre courant:

«Si la Société des Nations réussit à mettre à flots l'Autriche, elle

aura accompli une grande oeuvre et aura bien mérité pour le maintien de la paix.»

En effet, l'empire d'Autriche-Hongrie était dans les Balkans le pouvoir nécessaire.

Il aurait fallu le maintenir. En le détruisant, par le traité de Versailles, l'Angleterre et les Etats-Unis, ont jeté à pleines mains, en Orient, une semence de guerres perpétuelles, qui ne profitera, à la fin, à aucune nation, pas même aux Etats Unis.

JOSEPH BEGIN

Les relations de l'homme avec le démon

Les relations de l'homme avec Satan remontent à l'origine du monde, au paradis terrestre. Sous la forme sensible d'un serpent, Lucifer a conversé avec la première femme et depuis lors, à mesure que l'humanité s'est développée, ces relations n'ont jamais cessé, sous des formes sensibles.

Les relations des hommes avec le démon furent le grand crime des hommes antédiluviens, qui détermina Dieu à détruire la race humaine. La familiarité avec laquelle ils vivaient avec le démon leur avait appris une malice épouvantable, au point que leur conversation était devenue comme impossible. Ce qu'en dit la sainte Ecriture, avec de grandes réserves nous fait soupçonner le reste.

Le grand docteur de l'Eglise, saint Augustin, dans des commentaires sur les géants qui apparurent à cette époque, nous donne à penser que ces relations étaient habituelles et familières. Les enfants de Noé n'étaient pas sans avoir connu cette perversité universelle. Les traditions s'en conservèrent et peu à peu chez les descendants de Noé la grande magie démoniaque reprit son cours.

Dépendant les familiarités ne furent pas aussi intimes qu'avant le déluge.

Ce fut par l'idolâtrie que le démon reprit ses relations avec les hommes, soit par des signes, soit par des sons articulés. Le peuple payen devint bientôt un peuple tout adonné au culte du démon et à la grande magie. Alors Dieu pour se former un peuple fidèle à la révélation tira de la Chaldée son serviteur Abraham de qui est né le peuple juif.

Tout le reste des hommes, appelé la Gentilité, s'adonna à l'idolâtrie, c'est-à-dire, au culte du démon. La terre n'était plus qu'un vaste temple d'idoles, où Satan rendait ses oracles.

Le démon, singe de Dieu, comme le dit Tertulien, voulait être consulté par ses adorateurs tout comme Dieu l'était par les justes.

Au chapitre XVIII, verset 9ième du Deutéronome, Moïse dit au peuple juif: «Quand vous serez entrés dans le pays que le Seigneur votre Dieu vous donnera, prenez bien garde de vouloir imiter les abominations des peuples qui l'ha-

bitent.» Ces abominations, c'étaient la grande magie, les relations habituelles avec le démon.

«Qu'il nese trouve parmi vous personne qui interroge les morts pour apprendre d'eux la vérité; car le Seigneur a en abomination ces choses, et il exterminera ces peuples à votre entrée à cause de ces sortes de crimes qu'ils ont commis»

Tertulien parlant des mystères des temples payens dit qu'on y consultait le démon au moyen des tables tournantes: *per tabulas rotantes.*

On voit que les tables tournantes redatent pas d'hier. Dans les temples payens il y avait beaucoup d'autres moyens de faire rendre des oracles au démon. On se servait de petites planchettes tout comme les spirites le font aujourd'hui. Peu importe au démon les moyens dont on se sert pour converser avec lui. Il y avait dans les temples de l'Egypte des serpents qui parlaient à leurs prêtresses, comme celui qui parla à la première femme au Paradis terrestre.

L'abbé G. DUGAS

La Guerre

Les esprits se calment. Kémal a laissé à entendre qu'il accepterait les offres des alliés après les avoir modifiées quelque peu. Mais il fait le silence sur la question de la zone neutre de chaque côté des Dardanelles, que les Anglais voudraient régler à leur avantage.

Cependant, on espère que les nuages de guerre vont se dissiper pour un temps, grâce à l'intervention des Français.

Quant aux Grecs, ils ragent et préparent la revanche.

La guerre n'est donc que partie remise.

Tant qu'il n'y aura pas en Orient un autre empire d'Autriche-Hongrie, capable de tenir en respect les diverses races qui y fourmillent et de trancher les différends qui y surgissent chaque jour, le canon se fera entendre autour de Constantinople.

Il aurait beaucoup plus importé dans l'intérêt de la paix du monde, de détruire l'empire turc que celui de la double monarchie.

Mais les Habsbourg catholiques faisaient plus ombrage aux Wilson, et aux Lloyd Georges que les sultans mahométans de Constantinople et les popes schismatiques d'Athènes.

J. B.

Abus des cigarettes

On reconnaît que, dès lors que les anglaises se livrent à un pesage, à un amusement, ou contractent une habitude, elles n'y vont pas à petits coups.

En ce moment, il paraît qu'elles ont la rage de la cigarette, déclare le correspondant médical du Times, de Londres. A tel point que c'est devenu pour la plupart d'entre elles un véritable vice.

Nous ne pouvons que plaindre les Anglais!

Notes et nouvelles

M. Robb se promène!

M. Robb, à peine arrivé d'Europe, doit repartir le 12 octobre pour l'Australie. Il va, a-t-il déclaré aux journaux, bâcler un traité de commerce. Il voudrait que l'on vendît nos patates aux Australiens qui n'en ont pas besoin! Pas à la porte du Canada, ce pays-là. Nos tubercules arriveraient bien poudrés là-bas! En attendant, M. Robb se promène à nos frais et dépens. L'occasion s'en présente, il la saisit aux cheveux. Et tant que les cheveux du Canada résistent, il tiendra! Pour ça, il a une poigne vraiment anglaise!

Les dindons au Canada

Il paraît que le dindon est originaire de l'Amérique. Un fait est certain, dit un de nos confrères parisiens:

«Il existait en abondance à l'état de liberté, au moment de la conquête en Amérique, des dindons que les gens du vieux monde n'y avaient pas introduits, et pour cause.»

Le confrère a peut-être raison, parce qu'il fallait qu'il y eût, en 1914, pas mal de dindons en Canada pour engager celui-ci dans l'engrenage de la guerre sans qu'on en ait prévu les funestes conséquences!

Anglais à la table russe

La banque anglaise Russo-Asiatique et le gouvernement des soviets ont conclu à Berlin un accord en vue d'exploiter le minerai et le pétrole russes.

Le directeur de la Russo-Asiatique a quitté Berlin, en compagnie de lord d'Aberton, ambassadeur d'Angleterre, pour mettre le gouvernement anglais au courant de ces négociations.

Il est intéressant de signaler que l'Américain M. Hoover et sir Philip Sassoon, un juif, ami de M. Lloyd George, font partie du groupe de la Russo-Asiatique.

M. Krassin est parti en avion pour Moscou afin d'obtenir de son gouvernement la ratification de cet accord.

Comme on le voit, les Anglais tiennent à manger à la table russe tout comme les Allemands!

Hypocrisie et canaillerie

Il ne se passe pas de jours sans que le Soleil nous rapporte quelque éclatant exploit d'un libéral en vedette ou quelque furieuse dénonciation d'un ministre indigné. Cette fois, c'est M. Caron qui, sous les peupliers argentés de vieux manoir Deschênes à Saint-Roch-des-Aulnaies, sous les vieux arbres dont l'ombre, image de cette ombre bienfaisante du parti libéral qui... (voir le Soleil), a dénoncé en termes vigoureux les dangers d'un mou-

vement agraire.

Cela nous fait penser à un petit fait arrivé durant les dernières élections fédérales: deux petits notaires escortaient un soir M. Robb, alors candidat libéral dans Châteauguay-Huntingdon. Tous deux se posaient en amis de la classe agricole et dénonçaient fortement eux aussi le mouvement agraire, mouvement dangereux disaient-ils Hélas, un de ces deux amis de la classe agricole, quinze jours après, s'enfuyait au Mexique après avoir ruiné en les volant presque tous les «habitants» de sa paroisse, et l'autre... est de vant ses juges à Saint-Hyacinthe et n'est plus député. Nous souhaitons à M. Caron une meilleure fin à tous ses discours!

Hommage à Jeanne d'Arc

Les protestants d'Angleterre sont sur le point de parfaire un acte de réparation à la grande sainte de France.

Les anglicans avaient ouvert l'année dernière une souscription pour la construction d'une niche dans la cathédrale de Winchester où devait être placée une statue de sainte Jeanne d'Arc.

La souscription est maintenant close et bientôt la statue de la Vierge d'Orléans s'élèvera sous les murs de cette cathédrale anglaise, rendant ainsi hommage à celle que l'Angleterre a martyrisée et si longtemps méconnue.

Un beau geste

A l'occasion de son élévation au rang de Prêlat Domestique de S. S., le curé de la paroisse Saint-Patrice de Cleveland, Ohio, a reçu de ses paroissiens une bourse de 3890. Si, en bien des choses, on ne doit pas suivre l'exemple des américains, en générosité du moins, ils ne nous sont pas inférieurs.

La presse catholique aux Indes

On vient d'organiser aux Indes une «Association de Presse catholique» dont le tout est d'encourager et de propager la lecture des publications catholiques dans le pays.

On proteste encore

Bien que les meneurs de guerre soient de moins en moins nombreux, on continue à protester contre la participation des Dominions à la guerre anglo-turque. Une ligue internationale, à Toronto, vient de demander au gouvernement de s'abstenir de participer à la guerre pour la raison que c'est plutôt une entreprise impérialiste qu'autre chose.

Et en Australie les ouvriers syndiqués ont publié un manifeste dénonçant l'attitude de leur pre-

mier ministre, et menaçant de déclarer une grève générale en cas de guerre, afin d'empêcher la fabrication des munitions et les envois de troupes et de matériaux. C'est bon signe. La dernière guerre a ouvert les yeux.

Le blé en France

La France a eu cette année une récolte de blé que le ministère de l'Agriculture évalue à un tiers seulement de celle de l'année dernière.

Ce qui veut dire que la France devra acheter du blé à l'étranger, elle en a même acheté un peu du Canada et des Etats-Unis à un prix inférieur aux prix courants en France. Il est heureux que les pays exportateurs, comme le Canada, aient un surplus de blé, car on calcule que le déficit de l'approvisionnement est de 15 p. cent en Europe.

M. l'abbé L.-E. Gagne, et le R. P. Gras, S. J.

Nous recommandons aux prières de nos lecteurs M. l'abbé Lucien Gagné, ancien curé de Saint-Ferdinand d'Halifax, décédé à Québec, et le R. Père Gras, S. J., curé de Caughnawaga, décédé à l'Hotel-Dieu, à Montréal.

Qu'entend-on par

«grand homme»?

A l'occasion de la mort du millionnaire Angus, l'Action Populaire, de Joliette, a dit qu'avec lui disparaissait un «Grand Canadien.»

Il y a vraiment de quoi surprendre dans cette expression de la part d'un journal canadien-français. Avec tout le respect que nous gardons pour la mémoire d'Angus, le millionnaire, nous disons que le journal de Joliette s'est trompé en proclamant un Ecosais, né en Ecosse, et presbytérien, Grand Canadien.

Angus est venu au Canada pour chercher fortune, ce en quoi il a fort bien réussi, d'ailleurs. Angus a été grand financier, habile manipulateur de dollars, énergique exécuteur de grandes entreprises, et accumulateur de millions, tout en restant extérieurement le type du gentilhomme selon le monde.

Si cela suffit pour lui mériter le titre pompeux et honorable de grand Canadien, il le fut à coup sûr. Il a bien administré la banque de Montréal et allongé indéfiniment les voies du Pacifique Canadien; mais, après tout cela, il reste écosais presbytérien.

Selon nous, il faut d'autres qualités que celles d'un habile financier et de brasseur de millions pour mériter le titre de grand homme et de grand Canadien, tout en restant Ecosais et presbytérien.

Si on élevait un monument à Angus quels emblèmes figureraient sur le socle de sa colonne? un sac d'écus et des lisses de fer avec la devise *Partes vulpium erunt.*

X.

L'histoire d'une jeune fille

L'Echo de Paris fait une enquête pour découvrir la jeune fille la plus méritante de France et lui accorder une récompense.

Parmi les vies très intéressantes dont ce journal relate les principaux traits, nous citerons la suivante dont la grandeur n'échappera à personne.

Ce n'est pas un roman. C'est une histoire vraie et d'autant plus poignante qu'elle a pour théâtre une humble ferme de paysans:

Avec l'abbé Brasier, curé de Saint-Ferréol (Haute-Savoie), que je suis allé surprendre dans son presbytère, nous cheminons par la sente qui grimpe en zig-zag sur le flanc de la montagne pour aller jusqu'au Lautaret, le hameau de trois maisons où habite Georgine Gerfaux. En bas, le coquet village de Saint-Ferréol s'enfonce peu à peu dans la verdure. Autour de nous, à mesure que l'horizon s'élargit, la campagne fertile respire par ce bel après-midi estival. Les prés sont puissamment colorés; de hauts noyers, de gros pommiers ou des poiriers, tous chargés de fruits, nous protègent du soleil ardent, et à travers les troncs bruns, la vallée et les montagnes, légèrement voilées d'une brume bleue, apparaissent en une succession de tableaux agréables. Il semble que la nature s'efforce de donner de la beauté et de la joie et on ne peut y rester indifférent. Néanmoins, le brave curé est visiblement préoccupé, et je sens bien être la cause du trouble que je ne m'expliquerai que plus tard. Aux questions que le lui pose sur Georgine Gerfaux, il répond sans élan, et pourtant chacune de ses phrases sont autant d'éloges qui augmentent mon admiration pour celle que je viens voir.

Nous arrivons près d'une maison toute blanche, en pierre et en bois, une maison de montagne, mais d'un aspect riant avec ses fleurs sur le devant; sa petite vierge nichée dans un mur et au pied de laquelle est un bouquet frais; ses rideaux propres aux fenêtres; les ustensiles posés çà et là, non par désordre mais parce que tout à l'heure on en aura besoin pour puiser l'eau à la claire fontaine qui coule à côté, ou bien traire les vaches, ou encore rentrer le foin qu'on entassera sur celui embaumant déjà la vaste grange.

Dans une remise ouverte d'un côté, des instruments agricoles sont à l'abri, bien entretenus: une faucheuse mécanique, des charrues, un long chariot qui semble fait de deux échelles posées sur quatre roues. Des beuglements se font entendre d'un bâtiment à droite et d'un autre qui est un peu plus loin à notre gauche. Le curé m'observe regardant tout cela, et cet inventaire rapide, qu'il devine, paraît encore augmenter son trouble. J'ai l'impression que, s'il le pouvait, il cacherait les quinze ou vingt troncs de sapin, empilés sur le sol près de nous, et dont quelques-uns sont à moitié équarris.

Un chien jappe dans la maison et son insistance attire l'attention d'une jeune fille qui paraît sur le seuil.

—Bonjour Eugénie, dit l'abbé. Georgine est-elle là, car monsieur voudrait la voir?

—Non, monsieur le curé. Ma soeur fane au Solliet. Mais je vais la chercher s'il le faut. Le temps de monter et de redescendre, nous serons ici dans une petite heure.

Le Solliet, c'est le sommet vert

que j'aperçois au-dessus de ma tête, et qui s'élève à neuf cents mètres.

L'heure qu'il fallut attendre passa vite. D'un beau verger dominant le paysage, le curé m'avait désigné les villages joliment disposés dans la vallée où coule la Chaise, dont le lit très large et maintenant à peu près desséché, est comme un gros serpent jaune dans la verdure des champs et des bois. Je savais que par la vallée de gauche on gagne Thônes; par celle en face, Ugine et Albertville, et par celle de droite, Tamié, célèbre dans la région par son couvent de Trappistes. J'avais aussi appris encore beaucoup de choses sur la vie rude des paysans; on avait causé de Georgine Gerfaux et je commençais à deviner la cause du trouble du bon curé, un autochtone qui, depuis vingt-six ans qu'il poursuit sa mission à Saint-Ferréol, n'imagine guère la vie moderne. Le brave homme reloutait l'effet produit sur moi par tout ce que j'avais vu déjà appartenant aux Gerfaux. Tous ces biens pouvaient-ils inspirer, sinon la pitié, du moins l'intérêt de ce comité de Paris que je représentais. Il ne pouvait supposer de ce comité de Paris que je représentais. Il ne pouvait supposer qu'au contraire il y avait lieu d'admirer tout ce que la laborieuse ténacité d'une jeune femme avait réalisé. Car c'était cela que j'avais sous les yeux: la maison, les champs, les bêtes et tout ce que j'allais découvrir encore sont le produit d'un travail opiniâtre, d'une volonté tenace. N'était-ce pas là un des beaux exemples que nous cherchions, non pas au commencement de sa réalisation, mais à peu près terminée, comme allait nous l'expliquer celle qui en avait conçu le plan.

* * *

Par la sente qui descend de la montagne, deux formes légères apparaissent tout à coup, que des éclats de rire ont annoncés. Ce sont deux jeunes femmes vêtues très proprement d'une même robe de toile grise, coiffées d'un même chapeau de paille noire, large et encadrant bien le visage. Toutes deux fluettes se ressemblent étrangement; toutes deux tiennent à la main un bouquet de fleurs de couleurs vives cueillies au passage dans la descente. La plus petite, c'est Eugénie que j'ai vue il y a une heure; la plus grande, m'annonce l'abbé, c'est sa soeur: Georgine Gerfaux.

Les présentations sont bientôt faites et déjà nous sommes assis sur les gros troncs empilés, qui s'offrent comme un banc de géants. Je sais ce que j'ai à dire: pourtant un moment je ne puis parler. Je fixe Georgine, qui a enlevé son grand chapeau et se tient un peu tournée vers moi, les mains jointes sur les fambes, la tête légèrement penchée et les yeux, — de grands yeux clairs couleur du ciel pur, — regardant bien en face. Elle n'est pas jolie; son visage trahit mille souffrances ou fatigues; mais ses yeux, intelligents, bons, honnêtes, francs, vous préoccupent seuls et vous charment d'un seul coup. Georgine, devant moi, semble la reproduction vivante de ces portraits de la Vierge qui sont parfois de si grands chefs-d'oeuvre.

Que je sois venu de Paris et que je sache tant de sa vie, étonne la jeune fille, et elle grande gentiment son curé de l'avoir désigné à notre attention. Puisqu'il le faut, elle parle, et les souvenirs s'égrenent depuis 1908.

Jusqu'à cette époque, la famille Gerfaux, originaire de Saint-Ferréol, avait vécu comme les autres dans le pays. Mais pourtant, elle avait vécu si laborieusement, et elle se sentait tant d'ardeur, qu'en 1905, le père, d'accord avec sa chère femme, avait décidé d'acheter la grande maison voisine de cinquante mètres de la leur si

modeste où était née la mère. Ce qui avait tenté surtout le paysan c'était les terres du petit domaine qu'il savait fertiles et capables de bien produire. La dépense était forte: 24,000 francs! Des arrangements furent pris avec le notaire et l'affaire faite: cinq mille francs comptant et le reste par annuités.

La famille s'installa dans la nouvelle maison qui avec l'ancienne et les dépendances: grange, remise, écuries, étables et les prés, et les vergers et les champs, constituait un vrai paradis terrestre pour ces braves gens. Ils vivaient là dix personnes: le père, la mère, un vieil oncle malade et sept enfants: François 16 ans, Georgine 14 ans, Eugénie 10 ans, Emile 8 ans, Léontine 6 ans, Justin 3 ans et Louise qui venait de naître.

Sans doute parce qu'elle avait trop travaillé en se négligeant par économie, Mme Gerfaux mourut après une courte maladie, en 1908. Georgine, l'aînée des filles, était déjà une petite femme ménagère, adroite, intelligente et minutieuse. Près de ses trois frères et de ses trois sœurs — et il y en avait de tous petits — elle remplaça la mère. Déjà son mérite était grand. Mais ne nous attardons pas: il y a mieux parce que plus tragique. En 1910, M. Gerfaux mourut. Voilà les sept enfants mineurs, orphelins de père et de mère. Il reste seize mille francs à payer au notaire pour le petit domaine acheté en 1905.

—«Va falloir qu'on liquide, chuchote-t-on dans le pays».

Et déjà les vendeurs de 1905 réapparaissent, prêts à racheter, mais pas au même prix «car tout a bien diminué de valeur», affirment-ils. Je demande:

—Pourquoi n'avez-vous pas vendu, Georgine?

J'ai frappé au coeur; les grands yeux bleus me fixent, infiniment bons; une brume les voile; la bouche s'arque.

—Ah! Ah! monsieur, vendre la maison de papa et maman... je n'aurais jamais pu!

Pour Georgine, qui n'avait pas encore dix-neuf ans à cette époque, la situation se résume ainsi: six frères et soeurs à élever et diriger, car François, l'aîné, malgre n'avait pas la force morale ni physique d'assumer pareille responsabilité; seize mille francs de dettes plus les frais de médecin, de sépulture, de succession avec des mineurs, etc., son vieil oncle à soigner; les terres à cultiver. Pour tout cela, pas d'argent.

—Mais Georgine, comment faisiez-vous, puisque vous ne pouviez pas alors prendre d'ouvriers pour les gros travaux?

—Ah! mais, me répond-elle naturellement, je savais depuis longtemps conduire la charrue. Peu après, François part pour le régiment.

—C'était deux bons bras qui manquaient, mais alors nous touchions l'allocation de quinze sous par jour, précise Georgine.

Bref, la vie s'organise. La maison est bien tenue; les champs produisent; aux échéances, les dettes sont payées et, non sans surprise, dans le pays, on voit que le Lautaret prospère lentement mais sûrement. Pour cela, Georgine, d'apparence si frêle, se lève le matin à cinq heures, hiver comme été. Aidée des plus grands, elle soigne le bétail, trait les vaches dont le petit troupeau s'augmente peu à peu; les heures qui suivent, dans la belle saison, elle va aux champs, labour, ensemencement ou récolte. La moisson est une période particulièrement dure: faucher, botteler, charger le petit chariot qu'il faut conduire habilement en redescendant par les mauvais chemins de montagne.

Chaque semaine, le pain est fait à la maison. L'hiver dans la neige, on monte jusqu'à la forêt de sapins, faire du bois. Et le

temps qui reste on nettoie et range la maison, on confectionne, on répare les vêtements.

—Mais, ne vous reposez-vous jamais Georgine? Ne prenez-vous jamais de distraction!

—Oh! que si... Je vais à l'église.

Et dans cette exclamation, ses yeux disent bien le bonheur qu'elle en ressent.

Au cours des années qui se succédèrent, le vieil oncle mourut, en 1914. En 1915 et en 1916, les deux frères aînés sont mobilisés. François, qui était revenu du front blessé deux fois et malade, meurt, malgré les soins de sa soeur après trois années de souffrance, le 29 juillet 1921. Le petit Justin, bon élève à l'école, obtint une bourse et Georgine l'envoie au collège de Thônes, car il veut être prêtre. Louise la soeur cadette, créature fragile, est mise au couvent d'Annecy en mai 1920.

Les trois autres travaillent avec Georgine; ils sont grands maintenant, heureux, et vénèrent leur soeur, à laquelle ils doivent tout.

Cette année, il y a dans l'étable deux boeufs pour le labour et sept vaches au poil brillant. Les granges sont plaines, et sur les seize mille francs dus pour la maison, il ne reste plus que mille francs à donner au notaire.

—Mais Georgine, c'est magnifique, tout cela.

—Oh! je suis bien contente, allez... Cette année, j'ai encore une grosse dépense à faire, car il faut réparer la grange. C'est pour cela que mes frères et moi nous avons été, cet hiver, couper dans la forêt ces sapins sur lesquels nous sommes assis. Pour les descendre, ce n'était pas facile!

Et elle rit de bon coeur en me racontant comment, pour ce rude travail, ses frères et elle devaient s'entourer les jambes de bandes de grosse toile, parce qu'ils enfonçaient souvent dans la neige jusqu'à la ceinture.

Comme je déclare devoir bientôt descendre dans la vallée, le Lautaret est à près de six cents mètres, Georgine insiste de si bon coeur pour «que je prenne quelque chose», que j'accepte une tasse de café.

Nous entrons alors dans la maison et c'est pour moi l'occasion d'une nouvelle surprise que cet intérieur si simple, si bien tenu. La cuisine pourrait être montrée en exemple; tout y est propre; le fourneau, la batterie de cuisine; sur une table de grandes jattes de lait sont soigneusement protégées. La salle à manger est charmante avec ses meubles bien astiqués. Sur un mur, à la place d'honneur, je remarque deux grandes photographies entourées d'autres cadres avec des images pieuses.

—C'est papa et maman, me dit Eugénie avec émotion.

Je vois aussi dans un coin une machine à coudre.

—Je ne pouvais m'en passer pour faire nos habits... C'est si utile, affirme la jeune femme.

Chaque fois qu'elle dit avoir acheté quelque chose: les boeufs, les instruments aratoires, la machine à coudre, elle semble avoir honte de pareilles dépenses qu'elle a faites pourtant grâce à ses économies.

La place me manque pour relater cent détails touchants, recueillis au cours de quelques heures passées au Lautaret. J'ai seulement tenté de tracer à grands traits, la vie extraordinaire de cette fille de montagne qui n'a quitté qu'une fois son village, pendant trois jours, pour aller embrasser à Lyon son frère François, hospitalisé là pendant la guerre, après une de ses blessures. Maintenant Georgine a trente et un ans. Plusieurs fois déjà elle a refusé de se marier; on devine qu'avec ses qualités elle est sollicitée. Elle ne s'appartiendra pas tant que ses frères et soeurs ne

seront pastous «installés».

—Ce ne sera pas avant sept ans, déclare-t-elle avec une souriante résignation.

..Le soleil bas commençait à rougeoier; il fallut se quitter. Georgine me tendit la main à la lisière du grand verger d'où je regardai une dernière fois le petit domaine du Lautaret et aussi, pour ne jamais oublier, les grands yeux bleus de celle qui a développé tant de vertus.

JEAN CLAIR-GUYOT

Se tenir à table

On court beaucoup le monde, en septième. Ou, si l'on ne voyage point au vrai sens du mot, l'on se trouve en général loin de sa demeure. Nous voici par conséquent en droit de demander, nous autres sédentaires, à ceux qui vont revenir: «Qu'avez-vous appris au loin, durant vos courses à travers les frontières, ou bien sur les plages et autour des sources magiques?»

Qui ne connaît l'anecdote fameuse? Louis XVI, un jour, interrogeait ainsi, avec la dernière malveillance, le duc d'Orléans son cousin, à la suite d'un des déplacements continuels qu'effectuait en Angleterre le futur Philippe Egalité, déplacements qui exaspéraient le souverain: «Eh bien, qu'avez-vous appris de passionnant, là-bas?»

A quoi le prince, qui était déjà un snob, répondit que chez les voisins, il avait appris à penser.

—Les chevaux, sans doute? ajouta le roi vexé.

Mais Louis XVI avait tort, et quand ce ne serait que le passage, il y a toujours lieu de rapporter une connaissance nouvelle au retour de la moindre randonnée. Notre curiosité est donc très naturelle.

Malheureusement, que pourrait-on bien apprendre de très utile dans l'atmosphère des casinos ou des villes d'eau, ainsi que dans les hôtels pleins de touristes pressés? Ce n'est toujours point là que l'on s'instruit à parler avec aisance et bonne grâce, ni à se montrer affable ou seulement poli vis-à-vis de son prochain, ni mieux penser. À l'exemple du candide duc d'Orléans. Enfin, l'on pourra toujours se rabattre sur quelques petites choses: ainsi à force de rencontrer dans les restaurants des gens qui mangent avec une indiscutable distinction, les personnes moins habituées à se tenir élégamment à table trouveraient l'occasion, si elles le voulaient, de prendre les meilleures leçons de convenance et de maintien.

Il ne faut pas hausser trop dédaigneusement les épaules, comme si les jolies manières à table n'étaient que fadaïses et naïvetés, indignes d'occuper pendant deux minutes l'attention d'un monsieur sérieux et d'une madame digne de ce nom. Nous répéterons d'abord à ce sujet ce que nous disions naguère de la courtoisie: en ce temps de brusquerie, de bousculade sociale et d'indésirable méli-mélo, il n'y a plus qu'un seul privilège qui puisse distinguer de la foule grossière ou des affreux parvenus les personnes d'une nature plus fine, et c'est la politesse. Notez que ce privilège-là, ni la fortune, ni la naissance ne suffisent à le donner. Mais il est à la portée du premier venu, riche ou pauvre, qui s'en veut parer. Dès qu'on le désire, on l'acquiert très vite et bien aisément... Seulement, voilà, les rustauds n'en ont jamais envie, et les goujats n'y songent même pas.

* * *

Naturellement, nous convien-

drons qu'il y a moins d'intérêt à aire telle ou telle grimace mondaine, ou à manier sans erreur sa fourchette et son couteau, qu'à savoir discourir avec agrément, comme à se montrer avenant envers autrui. C'est pourtant aussi une «gentillesse» — au sens où l'entendaient nos pères — et quelque chose d'analogue à ce que représentent, par exemple, les civilités de la haute école. Sans nul doute, on peut s'en passer: mais ceci mène à cela pour peu qu'on le souhaite, tout naturellement.

Et puis il y a de mauvaises façons qui déclassent, à moins que d'autres qualités, bien éclatantes ou souveraines, ne fassent tolérer ces vilaines habitudes chez ceux qui en sont affligés. Or, une parfaite tenue à table, il est en vérité si élémentaire de l'acquiescer, puis de l'observer sans faute, que l'on n'hésite pas à dire de quiconque ne s'en soucie guère: «Mais d'où sort-il celui-là?... Et c'est depuis hier, apparemment, que cette dame-ci dine en ville?»

Nous n'ignorons pas que tous les hommes passent pour égaux, et qu'il ne doit point exister des classes de citoyens dans l'Etat. Certes, et il ne s'en trouve en effet ni socialement, ni politiquement, du moins sur le papier... En réalité, pourtant, et sans que la fortune en soit toujours le signe, bien loin de là, on les distingue aussi nettement que si on leur avait imposé un uniforme. Car il y a ceux qui ne savent ni se gêner pour autrui, ni s'excuser, ni prononcer quelques mots de compléments ou d'obligeance, ni se retenir de cracher ou de lâcher des paroles ignobles, ni entrer sans fracas, ni sortir avec précaution, ni sourire discrètement, ni s'asseoir sur une chaise fragile, ni manger comme il faut, ni même proprement. Et puis, il y a les autres, en bien plus petit nombre, hélas! Or, appelez comme il vous plaira les premiers; mais il faudra bien nommer les autres «la bonne société», et c'est le moins qu'on en pourra dire.

Si seulement cette bonne société consentait à s'exprimer en un français correct, en renonçant à ses: «Je pars à tel endroit, je vous cause, je m'en rappelle, la chose que j'ai besoin, je demande à ce que, etc...» Laissons, laissons un si beau rêve!

Pendant, les personnes honorablement élevées ont vraiment le meilleur air quand on les voit — sans les entendre! — à table. Il n'y a qu'à les imiter avec soin, ce n'est pas si difficile: on ne trouvera nulle part un plus heureux modèle.

Regardez plutôt ce couple si discret qui vient de s'asseoir en face de ces deux couverts, dans le restaurant de l'hôtel, tout simplement. Ils ne sont pas entrés dans la salle d'un pas orgueilleusement lent, en dévisageant tout le monde. Au lieu de s'entretenir à voix haute avec le maître d'hôtel ou la servante, comme s'ils commandaient le dîner du roi, ils prononcent doucement et modestement ce qu'ils ont à dire aux garçons. Ils ne causent pas non plus entre eux sur un ton éclatant, ni d'un air de théâtre, pour la galerie. Ils ne se jettent certes point sur les mets qu'on leur apporte, mais n'affectent pas non plus de les oublier pendant de longs instants sur leurs assiettes avant qu'ils y touchent. Bref, ils ne cherchent jamais à étonner autrui, paraissant au contraire ignorer qu'il y a là d'autres personnes qu'eux: ils sont tout simplement seuls, ils sont chez eux.

Le couteau saisi délicatement par trois doigts, à la façon d'une baguette de tambour, la fourchette tenue également de très haut, et non pas par le milieu du manche, ils mangent sans hâte et sans bruit, et boivent de même, en des verres toujours nets... Quoi, c'est ridicule, toutes ces précautions pour rendre le moins bestial possi-

ble l'acte qui consiste à se nourrir? Mais non, il n'y a là que le plus haut degré de civilisation manifesté dans une humble chose, et voilà tout. Minceuse offensive humaine contre la barbarie! Applaudissons-y, tant qu'elle dure.

On ne le croit pas assez, mais c'est déjà un embryon de morale, qu'une tenue parfaite: on y trouve en effet comme un vague reflet de moralité. On est de goût, une apparence au moins de modestie, de tact, un *ersatz* de sociabilité. En somme, il semble ne vouloir surtout offenser personne, ce couple si distingué, qui se comporte à table avec tant de raffinement, et pour suit sous nos yeux un dialogue paisible et souriant....

Mais au fait, de quoi parlent-ils? Ce monsieur et sa compagne si exquisément comme il faut ont-ils bien de l'esprit? Forment-ils des pensées ingénieuses, variées? Ah, ça, dame! c'est une autre affaire....

M. B.

Conseils pratiques

POUR DEGRAISSER UNE MACHINE A COUDRE

Il arrive souvent qu'une machine, laissée longtemps au repos, fonctionne avec difficulté, ce qui décourage les travailleuses inexpérimentées. Ce petit mécompte provient de l'épaississement des huiles. Dans ce cas il faut d'abord essayer aussi complètement que possible tous les endroits huilés.

Remplacer l'huile dans la barette par de l'essence de térébenthine et en humecter toutes les parties habituellement huilées. Faites marcher la machine.

L'essence dissout le cambouis. Quand cette dissolution est bien opérée, essuyer de nouveau partout où a été appliquée l'essence de térébenthine, remettre de l'huile comme à l'ordinaire.

CUIR DES CHAISES

ET FAUTEUILS

Laver à l'eau savonneuse tiède, laisser sécher. Appliquer au pinceau sur les parties éraillées un peu d'une solution de 1 gr. brun Bismarck dans 10 cc. d'alcool dénaturé, recouvrir les parties ainsi maquillées d'eau gommée. Après séchage, frotter à l'aide d'un

chiffon de laine légèrement imprégné de crème cirreuse: encaustique à la cire vierge ou autre.

POUR PARFUMER L'ATMOSPHERE D'UNE PIECE

Imprégner des feuilles de papier buvard d'un mélange de teinture de myrrhe et de benjoin. Laisser sécher: de temps en temps, brûler quelques morceaux de ce papier; l'air sera purifié et une odeur suave se répandra dans la chambre.

UTILISATION DE L'ORTIE

L'ortie offre une bonne nourriture pour la vache; elle augmente la masse et la qualité du lait. Il suffit, au printemps, de couper de jeunes orties et de les laisser un peu se faner à l'air. Pourvu qu'on les mêle, ensuite, dans la proportion d'un quart environ au foin et à la paille, on n'a rien à craindre pour la bouche des animaux qui la mangent avec avidité

DIVERS EMPLOIS

DES VIEUX JOURNAUX

L'odeur de l'encre d'imprimerie éloigne les insectes, mites, etc. C'est pourquoi il est sage d'en envelopper les objets en laine ou les fourrures que l'on veut protéger.

Les vieux journaux donnent le Jernier poli aux couteaux et fourchettes que l'on vient de net-

NOUVEAUX CATALOGUES

Envoyés gratuitement sur demande

- Articles de Bureau 88 pages
- Articles de Classe (illustré) 120 «
- Livres Classiques Canadiens 16 «
- Articles Religieux (3 parties) 52 «
- Articles en papier et autres pour table et maison (illustré) 24 «
- Décorations en papier, Draps, Peaux, Lanternes, Fleurs (illustré) 32 «
- Jouets, Articles de Sport, Voitures, Autos, Carrosses (illustré) 56 «
- Argenterie, Articles de Fantaisie, Articles de Fumeurs, Instruments de Musique 16 «
- Articles de toilette et de parfumerie 20 «

LITTÉRATURE, LIVRES RELIGIEUX

GRANGER FRÈRES

Libraires, Papetiers, Importateurs 43 Notre-Dame Ouest, Montréal

toyer, et à tous les ustensiles étamés en général. Frottez-les bien et laissez sécher.

Les vieux journaux sont employés avantageusement pour polir les poêles.

Enfin, une des propriétés les plus précieuses de ce papier dans l'économie domestique, c'est d'être imperméable à l'air.

De la glace soigneusement enveloppée dans les journaux, de façon à empêcher toute intrusion de l'air, se conservera plus longtemps que de toute autre manière.

Un pot d'eau glacé placé dans un journal, dont les extrémités seront bien tordues ensemble, de façon à n'offrir aucune issue à l'air, se conservera toute la nuit quelle que soit la chaleur de la chambre en été, sans que la glace fonde d'une façon sensible.

Pour conserver un liquide très chaud, ce genre de thermos est éminemment bon marché et pratique. Il s'agit comme ci-dessus l'empêcher tout contact avec l'air.

EMPOIS POUR UNE

ROBE DE MOUSSELINE

Faites une bonne eau de riz dans laquelle vous ajoutez quelques gouttes de vin aigre. Quand votre tissu est clair, vous prenez du vin blanc de préférence. Il est facile d'en faire sûr un demi-verre.

Votre étoffe trempée dans cet empois et repassée, aura la consistance et la souplesse d'une étoffe neuve.



Salons privés pour l'ajustement des yeux artificiels, aussi pour la correction des yeux par les verres appropriés.

POURQUOI vos lorgnons ou lunettes tiennent-ils si mal sur votre nez? Pourquoi vous fatiguent-ils au lieu de vous reposer?

C'est parce que vous les avez pris chez un vendeur quelconque, qui s'est contenté de vous donner une monture quelconque. A l'avenir, adressez-vous donc à un opticien compétent, qui choisisse et ajuste à la forme de votre nez et de vos yeux la monture qu'il vous faut.

CONSULTATIONS: A l'Hôtel-Dieu par Rod Carrière, de 9.30 à 11 heures, excepté les mercredis et samedis, Aux Salons d'Optique par Rod Carrière, de 1 hre p. m. à 5 hrs p. m., par H. Senechal, Em. Carrière, Ad. Senechal, Ad. Valois, de 9 hrs a. m. à 6 hrs p. m.

Nous prions nos lecteurs et nos clients de se défier d'un certain nombre de charlatans et colporteurs de lunettes qui passent dans les villes et les campagnes qui exploitent la crédulité publique, qui savent tout, alors qu'ils sont ignorants et qu'ils se font passer comme représentants de notre maison. N. B. Nous n'avons pas de représentants. Notre atelier est sur les lieux. QUALITE, SERVICE, COURTOISIE.

L'oeuvre du bon

journal

recommandée par

Pie X et Benoît XV

Notre Saint Père le Pape Benoit XV écrivait, le 6 mai 1916: «Le peuple chrétien, toujours royalement large pour toutes les initiatives qui intéressent le salut des âmes, ne fera pas attendre sa généreuse contribution à l'oeuvre de la bonne presse, dès qu'il aura été éclairé sur la souveraine nécessité de cette oeuvre et qu'il aura appris à la regarder comme la noble protectrice de ses intérêts.»

«Mettez les oeuvres de presse de côté, disait le saint et clairvoyant Pie X, c'est se condamner à n'avoir aucune action sur le peuple et ne rien comprendre au caractère de son temps.»

Aux Détenteurs des Bons de la Victoire du Canada, à 5 ans et à 5½ pour cent d'intérêt

Émis en 1917 et échéant le 1er décembre 1922

OFFRE DE CONVERSION

LE MINISTRE DES FINANCES offre aux détenteurs de ces bons, qui désirent continuer leurs placements sous la garantie du Dominion du Canada, le privilège d'échanger à l'échéance les bons de l'une et de l'autre catégories portant intérêt de 5½ pour cent, payable semestriellement:

(a) Les bons de cinq ans, datés du 1er novembre 1922, échéant le 1er novembre 1927.

(b) Les bons de 10 ans, datés du 1er novembre 1922, échéant le 1er novembre 1932.

Tandis que les bons échéants rapporteront de l'intérêt jusqu'au 1er décembre 1922, les nouveaux bons commenceront à produire de l'intérêt à partir du 1er novembre 1922, CE QUI DONNERA UNE BONIFICATION D'UN MOIS ENTIER D'INTÉRÊT À CEUX QUI PROFITERONT DU PRIVILÈGE DE LA CONVERSION.

Cette offre est faite seulement aux détenteurs de bons arrivant à échéance et non pas à d'autres prêteurs. Les bons à émettre en vertu de cette proposition seront virtuellement de même nature que ceux échéants, sauf que l'exemption de taxe ne sera pas appliquée à la nouvelle émission.

Daté à Ottawa, le 8 août 1922.

Les détenteurs des bons échéants, qui désirent profiter de ce privilège de conversion, devraient porter leurs bons, LE PLUS TÔT POSSIBLE, MAIS NON PAS PLUS TARD QUE LE 30 SEPTEMBRE, à une succursale de toute banque chartrée au Canada, afin d'en recevoir en échange, pour les bons remis, un reçu officiel contenant une promesse de distribution de bons correspondants de la nouvelle émission.

Les détenteurs des bons échéants pleinement enregistrés, dont l'intérêt est payable par chèques émis à Ottawa, recevront, le 1er décembre, comme à l'ordinaire, leurs chèques d'intérêt. Les détenteurs de bons à coupons détacheront et retiendront le dernier coupon non échu, avant de remettre le bon lui-même pour être converti.

Les bons remis seront envoyés par les banques au ministère des Finances, Ottawa, où ils seront échangés contre des bons de la nouvelle émission, sous forme de bons pleinement enregistrés, ou de bons à coupons enregistrés, ou de bons à coupons au porteur, avec intérêt payable le 1er mai et le 1er novembre de chaque année, pendant la durée de l'emprunt. Le paiement du premier intérêt se fera le 1er mai 1923, et les bons de la nouvelle émission seront transmis aux banques pour distribution immédiate après la réception des bons remis.

Les bons de l'émission arrivant à échéance, qui n'ont pas été convertis en vertu de cette proposition, seront acquittés le 1er décembre 1922.

W. S. FIELDING, Ministre des Finances.

Un conseil de Pie X à méditer

«C'est un fait qu'aujourd'hui le peuple chrétien est trompé, empoisonné, perdu par les journaux im-

pies. En vain vous bâtirez des églises, vous prêcherez des missions, vous fonderiez des écoles, toutes vos bonnes oeuvres, tous vos efforts seraient détruits si vous ne saviez manier en même temps l'arme défensive et offensive de la presse catholique, loyale, sincère.»—S. S. PIE X.

NOTE IMPORTANTE

Pour cesser de recevoir la Croix, il faut renoncer formellement à son abonnement. Il ne suffit pas de refuser un numéro qui arrive par la poste ou qui souvent n'arrive pas. Il faut donner avis à l'administration de la Croix, verbalement ou par écrit.

Ce qu'il ne faut pas oublier

«Ceux qui écrivent et répandent des journaux et publications, qu'aime l'esprit catholique, méritent bien de la religion et de l'Eglise» LEON XIII.

Votre contribution à la "CROIX" est-elle payée?

L'IDÉAL CATHOLIQUE

Grande revue illustrée

paraissant le 15 de chaque mois

Très attrayante et très instructive

Littérature irréprochable

ABONNEMENT: 1 an, \$8.00

ADRESSE:

L'IDÉAL CATHOLIQUE

46 rue Saint-Gabriel, Montréal.

SUR LA

Question de la Guerre

comme sur toutes les autres questions

La "Croix" s'inspire

A ROME

Et se documente aux

Meilleures sources d'information.

Haute Qualité Bas Prix LES FOURRURES

SONT MAINTENANT UNE NÉCESSITÉ

Nos manteaux, pèlerines, tuniques, mantes et parures de printemps possèdent le charme d'une particulière distinction.

L'élégance des fourrures Desjardins est plus caractérisée et plus prenante que jamais dans nos nouveaux modèles avant-coureurs des modes d'hiver.

Nos prix sont plus bas que vous n'osiez l'espérer. Cela est dû à la prévoyance qui nous a fait emmagasiner, longtemps à l'avance, un stock considérable de peaux dont nous pouvons aujourd'hui disposer au grand bénéfice de notre clientèle.

Chas Desjardins & Cie Limitée

130 RUE SAINT-DENIS

L'Évangile

Le XVIII Dimanche après la Pentecôte

Évangile selon S. Matthieu

En ce temps-là, Jésus, étant monté dans une barque, traversa le lac de Génésareth et entra dans la ville de Capharnaüm, où on lui présenta un paralytique étendu sur un lit. Jésus voyant leur foi, dit au paralytique: Mon fils, ayez confiance, vos péchés sont remis. Alors quelques-uns des docteurs de la loi dirent en eux-mêmes: Cet homme blasphème. Mais Jésus connaissant leurs pensées, leur dit: Pourquoi vos coeurs forment-ils des jugements injustes? Lequel est plus facile de dire: Vos péchés sont remis; ou de dire: Levez-vous et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés: Levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit, et retournez dans votre maison. Le malade se leva aussitôt, et retourna dans sa maison. A cette vue, le peuple fut saisi de crainte, et rendit gloire à Dieu, qui avait donné un tel pouvoir aux hommes.

Le pain complet

Dans quelques jours, les boulangeries, en France, recevront une farine moins blanche que d'habitude et livreront du pain complet.

Cette décision fut prise en conseil des ministres, sur la proposition de M. Chéron, Est-elle bonne ou, au contraire, fait-elle peser sur l'alimentation essentielle la menace d'une mixture antihygiénique?

On peut être assuré à cet égard. Le blutage excessif de la farine, c'est-à-dire son tamisage pour en séparer le son, n'est nullement désirable. Deux ordres de faits le prouvent: celui des expériences comparées, poursuivies en Danemark, sur le pain blanc et le pain bis (de bisus) gris, et celui des recherches curieuses et concluantes sur les Vitamines.

Je ne suppose pas que ces données scientifiques, que j'exposerai brièvement, aient fait l'objet des délibérations consulaires. Mais il est heureux qu'elles viennent corroborer une décision d'inspiration économique et tranquilliser le peuple sur l'avenir de la santé.

En 1913, à Copenhague, le professeur Hindhede eut à s'occuper de ce problème. On soumit plusieurs personnes à une alimentation uniforme dans laquelle les uns consumaient un poids connu de pain blanc, les autres un poids égal de pain bis. L'avantage fut pour ces dernières. Et le savant danois de préconiser le mélange de son à la farine.

Peu après, en 1917, son collaborateur Eijkman établit, sans contestation possible, que la farine ainsi mêlée possède une valeur nutritive plus grande, en même temps qu'elle est plus économique que la farine blutée.

Sommes-nous donc en présence d'un préjugé qui s'acharnait sur le pain bis pour que, dans les campagnes, le paysan tâche à se procurer un pain de blancheur immaculé et dédaigne celui dont ses parents et ses aïeux se sont toujours bien trouvés?

D'autre part, s'il y a vraiment des inconvénients pour la santé à manger du pain de luxe, s'il est moins nourrissant, moins complet que l'autre, comment se fait-il que personne n'en paraisse souffrir?

En termes plus précis, quels

principes ne contient-il pas, que renferme au contraire son concurrent de couleur?

Voilà qui nous conduit à la découverte, relativement récente, des Vitamines.

En effet, on a reconnu que la cuticule des céréales, ou le son, a des propriétés physiologiques importantes.

Du riz ou du blé décortiqués sont manifestement dangereux, toxiques. Ils déterminent les maladies du genre scorbut ou béri-beri. Les bêtes nourries de la sorte maigrissent, présentent des troubles nerveux, paralytiques, et souvent ne tardent pas à mourir. Ce fut le cas, par exemple, des pigeons alimentés de riz décortiqué par le physiologiste italien Ramoino. Mais lorsque ce savant leur eut fait absorber du son délayé dans un peu d'eau, ils revinrent à la vie et reprirent leurs forces comme auparavant. Ils semblaient s'être remis d'un empoisonnement par l'action d'un antidote.

Ce fut Funke le premier qui réussit à extraire du son le produit antitoxique, assez mal défini encore; il n'y est qu'en traces infimes. Ce produit étant nécessaire à la vie normale et accompagnant généralement la partie azotée, animée, des substances alimentaires, Funke l'appella Vitamine.

Toute maladie résultant de l'absence de Vitamine rentre dans la catégorie des maladies de carence ou Avitaminoses.

Un examen plus étendu, où se sont distingués Weill et Mauriquand de Lyon, Osborn et Mendel aux Etats-Unis, a révélé les vitamines dans les légumes frais, les fruits, notamment les fruits acides, tels que oranges et citrons, et enfin le lait naturel, beaucoup plus dans le lait de la femme que dans celui des animaux.

Dès ce moment, les expériences sur le pouvoir nutritif du pain sont orientées; le son devient le support de certaines propriétés indispensables à une alimentation saine. Il véhicule, à travers l'appareil digestif, la vitamine salutaire, ce principe quelque peu mystérieux qui gouverne, croyons-nous, la sécrétion des glandes et l'équilibre nerveux.

Agit-il en tant que régulateur ou excitant? On ne sait; mais cette action est de nature chimique, vu la faible quantité qu'il faut pour conjurer les pires maladies.

La question ne se pose pas pour les plantes, les vitamines qu'on leur a fait assimiler n'ont amélioré ni leur floraison ni leur vitalité; ce qui justifie notre hypothèse d'un mécanisme nerveux-sécrétoire, en jeu, exclusivement, dans les espèces zoologiques.

Il est permis alors de se demander pour quelles raisons le pain blanc est pratiquement inoffensif. La réponse est fort simple. Ceux qui en font usage sont des gens aisés qui, à l'encontre de l'Auvergnat de Voltaire, ne se privent jamais de légumes frais, de viandes, lait, poissons, fruits. Ils ont, dans les vitamines de ces denrées, de quoi compenser la carence du blutage. Ils ne sont donc jamais en état d'avitaminose.

Mais cela n'empêche pas que la farine trop blutée est hygiéniquement mauvaise. Au-delà de 85 p. c., elle perd toutes ses vitamines et peut nuire à la nutrition. Je l'estime plus indiquée pour les poudres de parfumerie.

Ainsi, le pain bis doit avoir la préférence du pauvre, surtout des personnes qui voyagent, des marins dont l'alimentation comprend rarement des légumes frais, qui vivent plutôt de conserves et de la proie du scorbut. Il bénéficie, aux périodes de restriction, de la double faveur des hygiénistes et

des économistes. Rencontre inespérée, car j'imagine que si nos récoltes n'étaient point déficitaires, ces derniers réclameraient pour le pain blanc.

Le régime mixte qui est celui de l'homme, et l'emploi d'une nourriture faite de laitage, poissons, légumes, expliquent la résistance des populations pour lesquelles le riz est l'aliment principal. Chinois et Japonais ne sont pas près de délaisser ce mets, d'ailleurs propre à entretenir la force musculaire.

En France, la pomme de terre, qui est de consommation usuelle, est très riche en vitamines; elle a dû préserver des maladies de carence plus d'un partisan des farines ultra-blutées. Elle permettrait, si malheureusement on n'en était pas appauvri cette année, de ménager le froment et d'attendre des jours meilleurs. On en peut faire un pain qui a bon goût.

Du reste, n'oublions pas que si le blé a tendance à devenir l'aliment universel, plusieurs nations s'en étaient passés pendant des siècles. L'orge, l'avoine, même le gland leur avaient servi jusque là, comme le riz chez les Asiatiques.

Seulement, le blé l'emporte par ses qualités, sa composition, ses vitamines prophylactiques. Rome en avait constitué des greniers et l'Europe entière n'eut point de plus pressant souci que le commerce de cette céréale, dont chaque pays voulait sa suffisance.

Charlemagne et Napoléon

Dans une des chambres du Vatican j'ai vu la figure de Charlemagne: *Carolus Magnus, Romanus Ecclesiae vnicus glympusque*. Epée et bouclier de l'Eglise romaine, de l'Eglise de Jésus-Christ! Je peux dire que cette inscription à la détrempe, dans un coin du Vatican, m'a fait comprendre la gloire.

Parlons encore de Charlemagne. A Rome, il est très vivant. Les rapports de Charlemagne avec le Pape Adrien sont un épisode charmant de l'histoire. Ils donnent bien la stature de Charlemagne, parce que l'on y voit son humilité. Un héros, un conquérant, un empereur humble, voilà qui sort tout à fait des proportions humaines.

Napoléon Ier, haute figure, se laissait traiter de Charlemagne moderne; il avait le sens de la grandeur. Néanmoins, il rappela davantage Frédéric de Prusse.

Entre Charlemagne et Napoléon, la différence éclate surtout dans la manière d'agir envers la Papauté. Charlemagne arrivait aux portes de Rome après avoir remis saint Pierre en possession de tout son territoire, demandait au Pape la permission d'entrer dans la ville. La première dalle de porphyre que l'on rencontre dans la nef de Saint-Pierre est celle sur laquelle Charlemagne s'est agenouillé au seuil du Latran.

Le traité de Tolentino n'est pas l'équivalent de ce début, et la suite de Napoléon ne correspond pas à la suite de Charlemagne. Les lettres de Napoléon à Pie VII, si conciliant, si doux, si désarmé, sont dures, injurieuses même, et menaçantes. La menace ne reste pas sans effet.

Ce fut un terrible incident que le mariage du frère Jérôme avec une demoiselle d'Amérique. Napoléon en demanda la rupture. Le Pape n'y voit aucun moyen. Napoléon passe outre, démarie et remarie son frère. Charlemagne, à vingt-huit ans, avait cru pouvoir légitimement répudier Himiltrude et s'unir Hermengarde. Le Pape, gardien

des lois saintes, lui enjoint de renvoyer la concubine et de reprendre l'épouse: Charlemagne obéit.

Il est toujours beau d'obéir à la loi divine, et cela est très beau lorsqu'on aurait assez de puissance humaine pour s'en dispenser. De plus, cela est très sage: car l'obéissance à la loi dispense de l'obéissance à la force. Charlemagne eut l'humilité d'obéir au Pape, il n'eut pas l'humiliation d'obéir aux Saxons.

Charlemagne n'est pas seulement plus pieux que Napoléon, plus éclairé dans sa foi, plus large dans ses vues et dans ses oeuvres, il est incomparablement plus civilisé. Ses lettres au Pape sont d'une urbanité exquise. Il traçait lui-même le programme des formes dont les ambassadeurs devaient user envers le Vicaire de Jésus-Christ:

«Ils salueront premièrement le seigneur Pape au nom de son fils le roi Charles et au nom de sa fille la reine Pastrade, au nom des fils et des filles du Roi et de toute la maison royale, au nom des Prêtres, des Evêques, des Abbés et des Religieux, et enfin pour l'universalité du peuple des Francs.

«Les ambassadeurs lui diront: «Le Roi regarde comme joie, prospérité et salut d'avoir mérité de recevoir des nouvelles de votre santé conservée de Dieu, et de la bonne situation de votre peuple, *populi vestri*.» Napoléon écrivait à Pie VII: «Votre Sainteté est souveraine de Rome, mais j'en suis l'empereur.» Il prétendait avoir hérité ce titre de Charlemagne!

LOUIS VEUILLOT

Au temps des diligences et aujourd'hui

Ces jours derniers, aux fêtes de Lorette, deux cardinaux ont reçu ce que l'on appelle, — même lorsqu'il ne s'agit pas de personnalités ecclésiastiques, — le baptême de l'air.

Tout aussitôt l'on s'émerveille des cardinaux en aéroplane! Le chapeau rouge à côté du casque de l'aviateur!... Quelle illustration et quel symbole!

Il ne faut rien exagérer. Nul mode de locomotion n'a soulevé autant d'appréhension, fait dire et imprimer plus d'avis au début, que le chemin de fer. Et je suis persuadé que, lorsque, pour la première fois, on a pu voir des cardinaux monter dans un train, cela aussi dut être considéré comme un événement.

Puis il y a eu l'automobile. Il y a trente-cinq ans passés, lorsque nous rencontrons les premières «voitures sans chevaux», imaginions-nous qu'elles circuleraient un jour dans Montréal et Paris jusqu'à y causer de si terribles encombrements, imaginions-nous que la traction automobile bouleverserait les conditions, non seulement de la vie, mais de la guerre, et même nous servirait, appliqué, aux tanks, à gagner la guerre!...

Mais il est bien évident que nous ne soupçonnions pas plus les tanks que nous n'envisagions alors sérieusement une guerre!...

C'est elle, pourtant, c'est la guerre qui a permis à l'aviation de brûler les étapes, et de parvenir, avec une rapidité foudroyante, à ce prodigieux développement.

Il est certain que l'on est arrivé très vite, pendant ces années où, à vrai dire, les conditions de l'existence étaient assez extravagantes et singulières, on est arrivé à ne plus considérer que le fait de circuler dans les airs constituait, à lui

seul, un risque dont il y avait tout de même lieu de tenir également compte.

Magnifique et généreuse inconscience! Elle aura été pour tous une précieuse école, car, Dieu merci! le courage sait être persuasif et contagieux.

Et c'est grâce à l'exemple, à la leçon si crâne des aviateurs militaires, grâce aussi à leurs recherches et à leur entraînement, qu'avant vingt ans le premier voyageur venu trouvera aussi naturel de «prendre l'aéroplane» que l'autobus ou bien le train... Qui sait même si automobiles et wagons de chemin de fer ne nous apparaîtront pas alors aussi désuets que les vieilles diligences?

Choses et Autres

Des cardinaux en aéroplane

Aux fêtes religieuses de Lorette, en Italie, les cardinaux Tacci et Ranuzzi dei Bianchi, escortés par les carabiniers royaux, se sont rendus au camp d'aviation, où ils ont été reçus officiellement par toutes les autorités militaires et civiles. Les deux cardinaux sont montés sur un appareil Caproni, piloté par un colonel, et ont effectué un vol de vingt minutes le long des côtes de l'Adriatique. Ils ont ensuite atterri dans le camp, au milieu d'acclamations enthousiastes.

Une nouvelle triple alliance

Le Dr Sun Yat-Sen, ancien président de la Chine du sud, a reconnu l'authenticité de certaines lettres publiées par le *Telegraph*, de Hong-Kong. Ces lettres ont été prises dans le coffre-fort de Sun Yat-Sen, à Canton, et elles dévoilent le projet de former une triple alliance devant comprendre la Chine, l'Allemagne et la Russie soviétique.

Il reste à savoir si on a donné suite à ce projet.

Un miracle à Lourdes

Les journaux signalent un miracle qui aurait eu lieu à Lourdes: la guérison d'une fille de 26 ans souffrant de la tuberculose. Mlle Eugénie Couillette — c'est son nom — appartient à une famille de six enfants dont quatre sont morts de tuberculose. La jeune fille elle-même était tuberculeuse très avancée lorsque, le 29 août dernier, prenant part à une procession à Lourdes, elle se trouva guérie. Plusieurs semaines durant elle resta sous l'observation des médecins; à la suite de quoi six docteurs attestèrent que la patiente avait souffert de tuberculose, que sa guérison était complète, et que cette guérison ne pouvait être attribuée à aucun procédé naturel connu.

Une histoire de l'âme française

«Sommes-nous toujours le peuple généreux dont les navigateurs, les colons, les missionnaires, les soldats ont porté aux quatre coins du monde le drapeau d'une France, tantôt monarchique et tantôt républicaine, — mais grande toujours? Ces noms prestigieux de Champlain, de Colbert, de Carnot,

de Napoléon, sont-ils encore autre chose que le retentissement sonore d'un tombeau?» Qui de nous ne s'est posé cette question? Or, une belle oeuvre vient d'y répondre: *l'Histoire religieuse de la Nation française* que vient de nous donner Georges Goyau, est en réalité une histoire de l'âme française.

Quand des générations et des générations ont patiemment infusé à un peuple l'esprit de foi et que toute sa formation politique s'est développée sous l'action du tonique religieux, cet apport spirituel fait partie indissoluble de son tempérament national. Un seul siècle, le dix-huitième — où passent encore de grands saints — n'annule pas l'oeuvre des siècles. Au contraire, les convulsions qui le terminent poussent au jour les profondeurs populaires, mettent à vif la foi qui s'y préservait: le dix-neuvième siècle social d'Albert de Mun et de Lacordaire donne la main, par dessus la Révolution, à travers l'apologétique de Bossuet et de Pascal, à travers la scolastique de l'Université de Paris et le labeur de saint-Bernard, à l'enseignement que recevaient au IIe siècle les chrétiens lyonnais de la bouche de saint Irénée et de saint Pothin, issus de cette même Asie où avait vécu le Christ. Pas une défaillance, pas un arrêt, pas une déviation dans ce rayonnement continué. L'histoire, qui montre dans les fastes de l'Eglise de Rome la suite de la tradition apostolique, découvre dans les actes de l'Eglise de France la «suite» de la tradition d'apostolat.

Les qualités de l'aluminium

L'aluminium se ternit d'autant moins vite qu'il est plus pur; c'est un métal léger, facile à chauffer, ne fondant pas à feu vif.

Pour les ustensiles de cuisine, l'épaisseur doit être d'un millimètre, plus si c'est possible. Il est préférable qu'il soit embouti, car sa soudure, et par conséquent sa réparation est une opération délicate.

On doit le nettoyer à l'eau chaude, mais ne pas le plonger dans l'eau de vaisselle, qui contient des cristaux en dissolution, car l'aluminium noircit irrémédiablement lorsqu'on le trempe dans ce liquide. Le savon minéral nettoie bien; pour donner le brillant, un peu de pouivre Tripoli, humectée d'eau.

L'aluminium est un excellent conducteur de la chaleur, mais quand il est suffisamment épais, il ne brûle pas et ne donne aucun goût aux aliments.

Pour le manier plus facilement, il est préférable de garnir les anses avec de la ficelle enroulée très serrée ou des fibres de rafia; en isolant ainsi les mains de tout contact brûlant, on évitera ainsi des brûlures désagréables.

La durée de l'aluminium est égale à celle du cuivre, plus grande que celle de l'émal.

On peut même cuire des confitures dans des bassines en aluminium, y laisser séjourner les fruits, ce métal n'est jamais attaqué. Avec des récipients de ce même métal, quand il est épais, certaines personnes peuvent faire cuire du caramel, il ne brûlera pas.

A mon avis, on peut donc lui donner la préférence dans le choix d'une batterie de cuisine.

M. Nitti, ancien président du conseil d'Italie, poursuit depuis quelque temps une campagne violente contre la présence des troupes noires, dans les rangs alliés, sur le Rhin, auxquelles il attribue les pires méfaits de barbarie et de prostitution.